

N° 49. — TOME VII.

25 AOUT 1893.

PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Jules Bois : *Isis* : Le gouvernement des mages —
Le culte de la boule.

Henry Bordeaux : *Chez les paysans* : Scènes de la vie
politique.

Henri Malo : *Politique extérieure*.

Dauphin Meunier : *Moralités romanesques* : I. Une his-
toire sans historien.

Emile Cère : *Le Bréviaire du Bouddhiste* (suite),

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

ISIS⁽¹⁾

LE GOUVERNEMENT DES MAGES. — LE CULTE DE LA BONTÉ

I

L'histoire de l'Egypte, d'abord, nous enseigne l'art de gouverner les hommes en ne se laissant entraîner vers aucun de ces deux pôles douloureux et funestes qui s'appellent : au nord le Despotisme, au sud l'Anarchie⁽²⁾ !

Dire que l'équilibre resta toujours parfait, serait aller beaucoup trop loin et demander l'impossible à un pays habité après tout par des hommes. Dire que la tendance de l'Egypte ne fut pas un certain attrait vers ce pôle du nord que nous avons nommé le Des-

1. Extrait du COURS D'OCCULTISME de M. *Jules Bois*.

2. J'ai déjà maintes fois expliqué que l'Initiation vaut l'anarchie avec l'obéissance à Dieu et à ses lois impersonnelles, mais qu'elle répugne à cette autre anarchie qui n'est que l'esclavage des passions.

potisme, pôle glacial entre tous, ce serait braver l'histoire elle-même, défigurer les temps. Mais que, pendant des milliers d'années, le gouvernement se maintint dans la rigidité magnifique, nous devons le constater avec joie et applaudir en cette occasion à la science ésotérique qui permit ce miracle;... car n'est-ce pas un miracle que cette persistance si longue d'un même principe d'autorité pour nous, modernes, qui changeons de ministères comme de vêtements et qui ignorons dans les pouvoirs la plus courte stabilité?

Le grand schisme d'Irshou (1) dont nous avons parlé à propos de l'Inde s'était étendu jusqu'en Egypte; les aventuriers, les souverainetés arbitraires, les brutales dynasties assyriennes se liguaient volontiers contre l'Egypte tranquille et forte où l'ancien ordre n'avait pas été troublé.

Heureusement son sacerdoce n'était point une simple école primaire imposant la soumission aux multitudes et laissant les gouvernans sans autre contrôle que leur bon plaisir et leur ignorance; loin de là. La science, la sagesse, — l'initiation, en un mot, solidement assise et défendue dans les temples énormes de Thèbes, prolongeait son influence bienfaisante jusque sur les peuples par l'intermédiaire des pharaons issus de leurs seins.

Le peuple était et croyait tout ce qu'il voulait. Hors du premier degré d'instruction et d'éducation professionnelles, hors du culte des ancêtres rien ne lui était imposé, bien que tout lui fût accessible suivant sa volonté (2).

1. Voir *l'Histoire philosophique du genre humain*, de Fabre d'Olivet, et *la Mission des Juifs*, de M. le marquis de Saint-Yves d'Alveydre.

2. Ceci à l'encontre des castes de l'Inde qui furent trop vite closes puis ossifiées.

Toujours la même dans tous les temps, la multitude pouvait prendre les signes pour les choses signifiées, les symboles pour les causes, les hiéoglyphes pour les puissances cosmogoniques, les princes pour les principes, les prêtres et le culte lui-même pour la religion et la vérité (1).

Mais jusque chez les plus déshérités, l'enseignement de l'âme était excellent bien que les symboles n'en fussent pas scientifiquement expliqués à tous.

Chacun possédait sur la vie visible et invisible des notions précises quoique rudimentaires ; un rouleau sacré, contenant une sublime confession de foi était pieusement gardé par l'adulte jusqu'à sa mort, et l'accompagnait même jusque dans la vie d'outre-tombe, admirablement connue, révérée et secondée par les vivants de ces temples.

Quant aux pharaons ils ne revêtaient les insignes du commandement qu'après avoir été longuement et sévèrement instruits dans l'art royal, c'est-à-dire redressés par une formidable orthopédie intellectuelle et morale que nos prytanées militaires, nos universités, et même nos séminaires, nos couvents, ne sauraient rappeler.

Si l'on voit, à certaines époques, les rois se succéder au trône avec une telle rapidité c'est que la médiocrité et la déviation gouvernementales n'étaient pas longtemps tolérées par les collèges initiatiques qui aimait mieux entretenir à leurs frais la vie plus ou moins désordonnée d'un prince oisif que de lui laisser au dehors et sur les autres une souveraineté qu'il n'avait pas au dedans et en lui-même.

Ah ! le métier de pharaon n'était pas un métier de

1. Je condense et complète ici un magnifique chapitre de M. le marquis de Saint-Yves d'Alveydre sur l'Egypte.

roi fainéant; l'Egypte était occupée à outrance, elle tenait le monde entier en haleine, non seulement dans la guerre mais dans la paix, car ses métiers absorbaient les matières premières de trois continents dont les Phéniciens étaient les rouliers maritimes.

Hors des temples, le pharaon se multipliait partout.

Magistrat suprême, chef de l'armée, chef des corps savants, toujours fidèle à l'antique tradition, grand pour son temps, immense pour le nôtre, il portait sur ses épaules un rôle d'un poids effrayant, Aussi penchait-il vers le gouffre qui attire le pouvoir vers sa propre ruine en l'inclinant à devenir personnel.

Mais dans les temples où le sacerdoce était chez lui, le roi reprenait son vrai rang dans la véritable hiérarchie, il n'était plus qu'un initié et presque jamais de premier degré.

Les deux genoux en terre, tête nue, dépouillé de toutes armes, il prenait pieusement le calice et le pain sacré que lui offrait le grand prêtre; alors il entendait d'autres leçons que le chatouillement des flatteries déguisées de Bossuet : « Dieu seul est grand, mes frères! » A son rang, dans sa stalle, il écoutait la voix des prophètes accomplissant les rites sacrés, évoquant l'âme vivante des ancêtres, dictant leurs enseignements à leur royal auditeur, le reprenant ou du passé ou du présent s'il y avait lieu et lui traçant l'avenir si sa réponse à leurs interrogations était insuffisante.

De nos jours, lorsque nous voyons des personnages aussi peu renseignés sur les choses du cœur et de l'esprit, s'arroger le pouvoir et parler de le détenir en maître, quand, d'autre part, nous écoutons sourdre dans les entrailles des classes laborieuses et opprimées le grand cri de tous les appétits et de

toutes les faims, si tout à coup nous nous transportons dans ce passé reculé, nous reconnaissons combien peu la sagesse réside en bas comme en haut; que ce n'est pas à l'homme, barbare toujours dans ses avidités et égoïste dans ses ambitions, ce n'est pas à l'homme tel que le font nos civilisations surchauffées et incomplètes que reviennent le droit et le devoir de gouverner ses semblables, mais à celui au contraire qui s'est dépouillé de concupiscences viles, d'instincts dominateurs, à celui qui est à la fois un sage, un savant, un dévoué. Et celui-là n'aura l'autorité que par délégation de ses pairs ou de ses supérieurs; il devra au jour dit dévêtir tout orgueil et tout prestige pour écouter devant le tribunal de ses aînés l'éloge ou le blâme, le conseil.

En Égypte, la direction du gouvernement appartenait en réalité à l'initiation, mais l'initiation était ouverte à tout le monde avec ceci de très juste qu'elle était plus difficile aux grands qu'aux humbles, d'autant plus rude à mesure que l'individu montait les degrés conduisant aux plus grandes responsabilités.

N'est-ce pas un écho de cette superbe loi initiatique qui, il me semble, est bien faite pour plaire de nos jours aux esprits dégoûtés des injustices du sort et de la stupide inégalité des fortunes, n'est-ce pas un écho de cette loi que la parole de Jésus-Christ plus tard affirmant combien il est difficile aux riches, aux puissants, d'arriver à ce qu'il appelait le royaume de son Père, c'est-à-dire à la connaissance suprême?

Jésus-Christ affirmera toujours que la simplicité du cœur et la simplification de l'esprit sont les conditions fondamentales de la science et du bonheur véritable (1). Leur symbole c'est l'enfant. « Laissez venir

1. Et non pas la Science et le Bonheur en soi, comme l'a affirmé

à moi les petits enfants, en vérité, je vous le dis, si vous ne devenez pas semblables à des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Donc, voici la théorie idéale du gouvernement par les initiés, je n'en indique que le schéma sommaire : en bas la foule, en haut l'initiation, entre l'initiation et la foule, les hommes de gouvernement sortant de l'initiation après avoir passé par la foule ; en somme une société organique comme un être vivant avec un ventre, une tête et des bras.

Si l'Egypte conserva si longtemps sa puissance et son unité c'est que ce principe gouvernemental était en elle ; si elle périt c'est qu'elle n'y obéit plus. Il arriva ceci : les Initiés au lieu de se renouveler dans le peuple cherchèrent à se succéder les uns aux autres, de père en fils ; les pharaons, d'autre part, de plus en plus enivrés par leurs victoires militaires cherchèrent à se dégager de l'influence des initiés et à faire avec ce peuple, des soldats ou des ouvriers esclaves. Le peuple s'abrutit ou se révolta. Il n'y eut plus dans ce grand organisme de la société égyptienne le mouvement régulier de la circulation du sang, le ventre s'alourdit, les bras se crispèrent dans un geste d'autorité, la tête s'embruma de science littérale et de ténèbres orgueilleuses.

II

Prétention charlatanesque que vouloir de toutes pièces reconstruire la doctrine ésotérique enseignée M. de Witzewa qui d'ailleurs a confondu simplicité avec bêtise et simplification avec ignorance.

J. B.

par le sacerdoce égyptien ! Les livres hermétiques qui en semblaient tout d'abord le parfait manuel ne sont pas authentiques et datent, pour la rédaction du moins, des néo-alexandrins. Hermès a-t-il même existé ? Le Dieu Taout, dont il est la traduction grecque, servait à désigner toute une caste d'hommes préoccupés de légitimer le mystère. Il y avait ceci de beau dans la science et les arts de l'Egypte, qu'ils voulurent demeurer anonymes. Les Pharaons nous ont laissé leurs noms, mais les artistes, mais les savants, mais les philosophes, eux, pratiquèrent une discréetion absolue. Aussi le sacrifice de la personnalité de l'oeuvrant a-t-il fait l'œuvre immortelle. On ne sait pas le nom de l'architecte de la grande Pyramide, du sculpteur du Sphinx de Giseh pas plus qu'on ne peut attribuer à un nom précis le *Pimandre* ces quelques pages divines, ou *le livre des morts*, qui est la plus haute révélation qui nous ait été faite sur l'au-delà ! Par ce côté encore, notre temps mesquin et égoïste reste bien en défaut ; nos artistes, nos écrivains, nos sages, sont préoccupés avant tout d'avoir une bonne presse et de laisser à la postérité une renommée sonore. Mais que restera-t-il de ces efforts isolés et vaniteux ? L'homme seul ne peut rien ; la solitude, c'est l'orgueil, l'orgueil c'est le néant et la ruine.

Je vais donc tenter, grâce aux papyrus, aux hiéroglyphes, aux statues, aux monuments, d'extirper de l'Egypte son mystère ; elle parlera elle-même son language austère et logique mais je ne pourrai, hélas ! que vous transmettre bien peu de syllabes et quelques sons effacés.

Que résulte-t-il, en somme, de cette pénible et lente enquête ? C'est que l'Egypte exprima et expliqua la théorie de la Bonté.

Certes, l'Egypte est, par excellence, la terre bénie.

Le désert aride et brûlant tout près en fait par contraste une oasis. L'eau attire les populations assoiffées; le Nil s'offre à elles, le Nil bienveillant et fécondateur. Le Nil ne trompe pas; sa régularité, semblable à celle des astres, donna vite à ce peuple primitif le sens de la loi, l'idée d'un Dieu! Il a l'exactitude pontificale du Soleil. Tous deux sont des pères bienveillants et sûrs; rien de capricieux, de menteur, de faillible. L'homme les vénère et les adore; ils sont Ammon-Ra ou Osiris. Ils représentent le principe mâle qui, d'un double baiser, celui de la lumière et celui de l'onde, ensemencent la terre maternelle, la bonne Isis, si obéissante et si fertile, celle dont la mamelle intarissable verse à ses enfants le lait intarissable des Dieux. Ce n'est pas la terreur qui invente en Egypte la divinité comme on a pu le croire pour les peuples du Nord persécutés par la nature, victimes des dangers de l'avalanche et de la forêt. C'est au contraire la reconnaissance qui fait trouver à l'homme Dieu! Or, Dieu est bon, l'homme donc sera bon. Toute l'Egypte, dans sa primitivité héroïque pousse vers le Ciel et la Terre un hymne de confiance et de joie grave. « Donne-toi à la Divinité, disent les Ecritures sacrées, garde-toi constamment pour la Divinité et que demain soit comme aujourd'hui que ton œil considère les actes de la Divinité. » Et plus loin ces phrases d'un magnifique élan de tendresse : « C'est moi qui t'ai donné ta mère mais c'est elle qui t'a porté et en te portant elle a eu bien des peines à souffrir, et elle ne s'en est pas déchargée sur moi. Tu es né après les mois de la grossesse et elle t'a porté comme un véritable joug, sa mamelle dans ta bouche, pendant trois années. Tu as pris de la force et la répugnance de tes malproprietés ne l'a pas dégoûtée jusqu'à lui faire dire : « Oh! que fais-je? » Tu fus mis à l'école; tandis que l'on t'instruisait dans

les écritures, elle était chaque jour assidue auprès de ton maître, t'apportant le pain et la boisson de la maison. Tu es arrivé à l'âge adulte, tu t'es marié, tu as pris un ménage. Ne perds jamais de vue l'enfancement douloureux que tu as coûté à ta mère, tous les soins salutaires qu'elle a pris de toi. Ne fais pas qu'elle ait à se plaindre de toi, de crainte qu'elle n'élève ses mains vers la divinité et que celle-ci n'écoute sa plainte. »

Le grand culte de l'Egypte est en définitive le culte d'Isis, le culte de l'Universelle Mère ! Ce pays raisonnable et ému ne fut pas hérésiarque en ce sens, car il reconnut à elle égal le principe mâle Osiris ; mais il réserva tout son cœur à la femme sacrée, à la Nature qui enfante, à la Mère, à Isis. Aussi plane-t-il sur cette religion multiforme, si incohérente, si bestiale au premier abord, une immense bonté. On y vante « la douceur patiente de l'homme » ; ne sont-ils pas tous des morceaux de cet excellent Osiris, qui, pour créer les êtres humains, éparpille ses membres ? « Ammon-Ra, fait pousser les herbages pour les bestiaux, les plantes pour les hommes, c'est lui qui fait vivre le poisson dans le fleuve, les oiseaux dans le ciel et sur la branche ; sois béni pour tout cela Un-Unique, Multiple de bras. » Chant naïf mais tout imprégné de foi !

Dès lors une morale exquise.

« Ne sauve pas ta vie aux dépens de celle d'autrui, est-il prescrit, donne à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, le vêtement à celui qui est nu, et une barque à celui qui est arrêté dans sa route. » Ou encore cette parole résignée et clémente où l'expérience sourit : « A-t-on jamais vu un lieu où il n'y ait pas des riches et des pauvres ? mais le pain demeure à celui qui agit fraternellement. » Il y a dans l'examen de conscience de l'Egyptien qui, purifié, se

présente après sa mort au tribunal d'Osiris, un mot particulièrement sublime : il me semble synthétiser toute la morale de ces âmes délicates et fortes. Après avoir énuméré le bien qu'il a pu faire dans la vie, le défunt ajoute :

« Je n'ai jamais fait pleurer personne. »

Je ne sais pas de fleur vertueuse plus ineffable à respirer.

Cette bonté devait dégénérer en une faiblesse enfantine. La plante et même l'animal deviennent pour l'homme des compagnons, des amis, j'allais dire des égaux ; mais je n'exprimerais encore là qu'une petite part de la vérité : le peuple alla s'incliner devant eux comme des supérieurs, il en fit même des Dieux. L'inafiable instinct des animaux qui annoncent le retour des saisons frappa ce peuple observateur, et de là à leur accorder une prescience divine, il n'y a qu'un pas. Erreur touchante et féconde en réflexions ! Le Christianisme et la philosophie raffinée s'indignèrent. Un Père de l'Eglise écrit : « Savez-vous ce que c'est que le Dieu de l'Egypte ? Une bête immonde, se vautrant sur un tapis de pourpre. » Plus tard Bossuet condamnera sans appel : « En Égypte, tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. » Les prêtres ésotériques supportèrent avec plus de patience l'idolâtrie populaire ; ils y virent un hommage trop matériel il est vrai, mais un hommage cependant à la divinité immatérielle qui se sert de la matière comme d'un manteau qui dessine mal son impeccable présence ! Puis, ne savaient-ils pas, eux les Initiés, de temps immémorial, que l'homme s'est progressivement formé sur cette planète, que la force de l'Univers est une et que c'est par une lente sélection, par une évolution difficile à travers des formes imparfaites qu'il est enfin apparu, lui, le plus beau symbole terrestre de la Divinité invisible.

1^o La loi de bonté qui, s'impose d'elle-même au cœur de l'homme, lui fait découvrir la fraternité universelle à travers la hiérarchie des êtres.

2^o Cette fraternité s'appuie sur une double loi d'évolution et d'involution, loi par laquelle, tandis que Dieu descend et se replie dans l'Univers, l'Univers monte et se déploie vers Dieu.

3^o Donc, devant des yeux impartiaux, rien n'est petit, rien n'est grand ou plutôt le grand égale le petit, le dehors est comme le dedans, le végétal comme l'animal, l'animal comme l'homme, l'homme comme Dieu, le visible comme l'invisible, la vie comme la mort.

• • • • • • • • • • • • • • • • • • •

JULES BOIS.

Chez les Paysans

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

A Paul Adam.

« Dimanche, 30 juillet, à 5 heures du soir, réunion publique à M... — M. D..., candidat républicain indépendant, développera son programme. »

Cette affiche, traçant aux murs son long rectangle vert, n'attire guère les passants de sa note banale, et fait regretter que Chéret ou Toulouse-Lautrec ne composent point d'affiches électorales folâtres et attireuses de regards.

M... est un petit village en pleines montagnes de Savoie. Coutumier des réunions populaires, anarchistes ou socialistes, dans Paris ou les grands centres, je n'ai garde de manquer cette assemblée de paysans, où il me sera loisible d'observer des figures et de surprendre des pensées. Comme son frère l'ouvrier, c'est un être curieux que le paysan : moins que lui maniable,

moins que lui apte aux idées et à l'action, il recèle aussi en les profondeurs de son âme un sensitif qui rarement se livre, que l'habitude a durci et comprimé, mais qui, parfois, a des heures de réflexion amère et des révoltes en l'accoutumance de sa résignation. De ces heures je suis le chercheur; quelques-uns d'entre eux, pénétrés avec patience, m'ont dévoilé des abîmes de doute et de souffrance, et pour leur apporter un peu de joie, pour leur donner un peu plus de ce bonheur nécessaire à tout ce qui respire, j'ai hâte de le connaître, autant du moins qu'une âme humaine peut connaître une autre âme, puisque la solitude est notre éternel apanage, et puisque l'amitié et l'amour même ne brisent cette solitude où nous sommes douloureusement murés...

Le candidat, M. D..., est mon ami. C'est un homme de bien et un homme d'énergie. La religion de la pitié humaine et de l'union universelle est notre commun rêve et notre identique foi : que nous varions sur les moyens de la répandre, peu importe. — Cependant nous nous acheminons vers le lieu de la conférence; la route s'étend, entourée d'un cirque de montagnes, sous un ciel gris qui suinte l'ennui et la désespérance. Notre landau roule sous la pluie, parmi les nuages courant très bas : une impression triste vous monte au cœur, de cette tristesse environnante, comme un accablement sous la mélancolie de la nature, comme une correspondance de tout notre être à l'indéfinissable mystère des choses. Toujours, devant nous, autour de nous, du gris terne, morne, monotone, apâlissant le jour, embrumant les formes vagues des montagnes, embrumant notre pensée, plus pénible mille fois que le noir opaque de la nuit. Je regarde M. D..., assis en face de moi : il semble très las, comme s'il sentait la stérilité de tous les efforts, comme s'il mêlait en une

seule idée la certitude de la cause bonne et la certitude de la défaite : sur nous pèse, à cette heure, l'immense inutilité de tous et de tout dans l'accumulation des siècles et l'infini des mondes. J'essaie de renouer la conversation ; je parle des souffrances des humbles, des misères des faibles et du noble rôle que peut jouer un homme en hâtant pour tous le jour de la justice et de la bonté. Mais les phrases meurent, les mots ne portent pas, les mots en *té* prennent des inflexions cassantes, comme des choses fragiles qui se brisent.

Et toujours les paysages se déroulent à nos yeux : tristes, ruisselants, fanés. Nous approchons : des affiches sont lacérées, la pluie tombe en longues barres fluides : les hasards s'accumulent pour l'échec de la réunion,

Nous voici à M.... Tandis que le candidat visite la salle à discours, je contemple d'une terrasse l'immense désolation de la campagne. Je suis adossé à un petit oratoire où l'on vénère une très vieille statue de la Vierge, faiseuse, dit-on, de miracles ; et comme lassé d'endolorir mes yeux à la vision de ces souffrants paysages, je pénètre en la petite chapelle, déjà noyée de ténèbres, je distingue, agenouillé aux pieds de la Vierge, M. D..., la tête dans ses mains. Il était seul quand je suis entré : sans doute il est venu là demander la force nécessaire et l'éloquence qui propage l'idée ; cette attestation de sincère foi et cet aveu de faiblesse qui implore me touchent intimement, à cette heure un peu solennelle de la première réunion publique qui peut être décidera de toute la campagne.

Nous sortons de l'oratoire ; de petits groupes de paysans, l'air méfiant, nous observent. La salle peu à peu se remplit, et bientôt, à l'heure annoncée, il en vient de partout, malgré les chemins détrempés et les averses décourageantes. Quel est donc le mobile qui

les pousse à venir, sous cette pluie malsaine, des plus lointaines communes? Est-ce simple curiosité, ou désir profond de savoir, de comprendre, de se rendre compte des choses?...

Maintenant la salle est comble, et comme la pluie a cessé, des groupes stationnent même devant la grande porte ouverte à deux battants, préférant entendre depuis dehors. M. D... commence. La tête un peu en arrière, — la tête d'une expression puissante, à la Gambetta, — caressant de sa main gauche sa belle barbe, la poitrine dilatée et prête à faire passer dans la voix toutes les forces vitales, il a bien le physique de l'orateur populaire, énergique et fort, fier et dominateur des foules.

Il parle des droits du peuple souverain, qu'on a le devoir d'éclairer. Et citant la phrase de Lincoln : « La République est le gouvernement du peuple, par le peuple, et pour le peuple, » il ajoute : *pour le peuple* surtout, c'est à lui qu'elle doit apporter le bonheur et la paix. Or la République, mentant à sa devise, ne lui donne ni liberté, ni égalité, ni fraternité. Liberté : l'individu est enserré dans les formules étroites d'un ordre social où tout est étiqueté, classé, nomenclaturé, où chaque être est la proie de vingt bureaucrates, où l'Etat se fait le scrutateur des consciences et veut réglementer jusqu'au for intérieur; de même, les libertés communales n'existent pas : la commune n'a pas le droit de manifester sa volonté, pas même celui de choisir son école, elle est l'humble servante d'un préfet qui lui manie ses budgets et rédige au maire ses arrêtés. Egalité : le paysan qui, toute l'année, peine sur la terre rebelle, paie huit fois plus d'impôts que le rentier juif qui ruine le pays de ses spéculations; il paie pour le sol qu'il travaille, pour l'air qu'il respire, pour la lumière qu'il contemple; il paie cher

pour mourir, puisque la loi émette son patrimoine jusqu'à le rendre improductif et ne tient pas compte des dettes dans les droits successoraux, si bien que la mort devient un luxe et que, par intérêt, on recule son atteinte. Pas plus d'égalité devant la justice qui acquitte les fastueux tripoteurs du Panama, et distribue allégrement des mois de prison à des loqueteux sans travail, à des mâche-faims vagabonds, à de méprisables claques-patins qui ont volé de quoi vivre un jour et à des étudiants abîmés par des sergents de ville. Et le pays est la proie de divisions sans fin; chaque individu est soumis à d'officielles hiérarchies hors desquelles il n'y a pas de salut, chaque commune à des tyranneaux de villages, qui assouvissent sous prétextes politiques leurs rancunes personnelles, le pays entier à une secte d'esprits étroits et intolérants; et la haine monte, comme une mer en fureur, soulevant en sinistres tempêtes les plaintes des classes et des hommes, et huant de ses voix confuses le mot fraternité inscrit ironiquement aux frontons des monuments publics...

La phrase monte harmonieusement dans le soir: elle emplit la salle, elle s'éparpille à l'extérieur en vibrations sonores qui s'en vont au loin, clamant les justices nécessaires, elle se mêle au recueillement des choses, et pénètre jusqu'au cœur des êtres. Il y frissonne une telle conviction, une telle intensité d'un supérieur désir qu'un courant mystérieux s'établit entre l'orateur et les assistants, un courant magnétique qui est l'occulte correspondance des âmes. Tous les auditeurs ont sur le visage ce reflet de beauté des êtres en qui passe le frissonnement des rêves suprêmes; il a été curieux de suivre sur eux l'influence des paroles: d'abord défiant, puis intéressés par l'attitude, le geste et le ronron des mots, puis faisant effort pour suivre

la pensée de l'orateur et comprendre, puis dominés enfin et tremblants jusqu'aux moelles comme des intellectuels éprouvant quelque intense émotion d'art.

Maintenant l'orateur proclame la religion de la pitié humaine et de l'union universelle, le droit à la vie et au bonheur pour tous les êtres qui respirent; le charme de l'évangélique parole : *Aimez-vous les uns les autres*, donne à sa voix la splendeur et la douce consolation de l'amour, et ce finale aux accents étrangement troublants passe sur les visages émus comme un vent d'au-delà caressant les âmes frissonnantes...

Des bravos éclatent; spontanément l'on acclame l'orateur, et tous ces humbles, satisfaits d'une heure de réflexion et de joie, d'une heure où il leur a été donné d'embrasser toute la vie humaine et de comprendre les devoirs sociaux, saluent triomphalement celui qui pénétra leurs cœurs, leurs cœurs durs de serfs de la glèbe.

Nous repartons. Je demande à M. D... s'il a senti tout à coup ce courant qui passait entre ses auditeurs et lui-même et magnétisait les âmes. C'est là la grande prise de possession de la parole, c'est là son immense pouvoir et sa récompense.

Le landau roule toujours dans le soir qui s'enténèbre. Une bande de soleil transperce les nuages, et de curieux effets de couchant irradient de splendeur et de mystère les ruines d'un vieux château, debout sur une colline rase : ainsi la lumière n'anime que des vestiges qui, seuls, apparaissent parmi l'horizon noir et triste.

Dans la campagne, une petite fille au visage joli et doux, chante à tue-tête, à demi couchée sur l'herbe mouillée. Sa romance est traînante et plaintive comme un cri d'oiseau mourant dans les bois profonds ; elle

l'enjolive de douces fioritures qui prolongent la fin des phrases musicales :

Là-haut sur la montagne
Y a-t'un oiseau qui chante,
Qui chante nuit et jour
Que les amours sont courts;

Puis ayant dit la mort hâtive de toutes les tendresses, la voix continue :

Il n'est ni père ni mère,
Ni cousin germain, ni frère,
Qui puisse m'empêcher,
La belle, de t'embrasser.

Ainsi tout meurt sous les cieux, l'amour comme le rêve et comme le désir; et cependant rien ne peut empêcher que notre vie ne soit faite de rêves, de désirs et d'amour.

Involontairement, je ravive en moi les sensations de tout-à-l'heure, et je ressonge à tous ces paysans, qui, sous le verbe d'un homme ont senti passer en eux le souffle de l'esprit bienfaisant. Puis je me souviens des choses coutumières : Demain, peut-être, tous ceux qui ont vibré ce soir au contact d'une parole fière, seront transformés, apeurés, leurrés : oubliieux de celui qui a relevé leurs âmes et qui a voulu faire d'eux des êtres justes et charitables, ils iront à l'homme du gouvernement, au dispensateur des grâces : éternels domestiques nés avec une boîte de cirage dans les doigts. Mais qu'importe cela ? Qu'importe le succès ! Rien ne pourra faire que durant une heure de leur vie ils n'aient été ravis en des rêves supérieurs. Ce n'est pas le succès qui est nécessaire, c'est la propagation de l'idée : qui sait si, dans l'un de ces paysans,

ne germera pas cette pensée de l'union des hommes en la justice et la charité, et si la parole jetée aux quatre vents ne rencontrera pas une parcelle de terre féconde, et ne fera pas éclore, plus tard peut-être, dans bien des années, chez l'enfant de l'un de ces hommes, le rénovateur futur, le magnifique sauveur des foules...

HENRY BORDEAUX.

Aix-les-Bains, 30 juillet 1893.

Politique Extérieure

LE CONGRÈS DE ZURICH

Le Congrès socialiste international de Zurich, qui vient de prendre fin, a eu une portée bien plus considérable que les précédents. Les discussions ont été bien suivies, les délégués très assidus aux séances. Un délégué de chaque nation présidait à tour de rôle; chaque orateur ne pouvait parler que cinq minutes: exception a été faite pour le député australien, en raison de ce qu'il venait de loin; il avait d'ailleurs à expliquer que ses compatriotes ne pourraient chômer le premier mai, car cette date tombe chez eux au commencement de l'hiver.

De nombreuses femmes ont pris part au Congrès, Sans la prolixité qu'on a généralement à leur reprocher, elles ont su vaillamment défendre elles-mêmes

leurs propres droits. On a pris bonne note de leur attitude et des revendications qu'elles ont exposées.

Le socialisme est désormais entré dans la phase pratique. Le congrès qui vient d'avoir lieu en est la preuve. Il est des questions d'application immédiate, pratiques, sur lesquelles tout le monde est tombé d'accord. Il en est d'autres qui ne sont que de la théorie pure, du rêve, sur lesquelles on n'a pu s'entendre.

Ainsi, pour la question de l'internationalisme. Dès qu'on l'a entamée, le congrès s'est partagé en deux camps : les partisans de la Triplice, les partisans de la Russie. Chaque délégué de chaque peuple est arrivé avec ses préventions locales ; les Allemands, surtout, qui ont, en quelque sorte, mené le congrès et y ont exercé une influence prépondérante, se sont montrés les plus chauvins de tous. Ils refusent, naturellement, de désarmer les premiers par crainte du Cosaque ; mais, comme l'a dit Amilcare Cipriani dans une lettre vibrante d'éloquence, les Français ne peuvent-ils pas avoir au même degré la crainte de Uhlan ?

D'ailleurs, aussitôt que deux intérêts particuliers et contraires se trouvent en présence, le chauvinisme local de chacun des intéressés reparaît dans toute sa force. Pour aplanir ces difficultés, pour adoucir les angles des intérêts contraires, les moyens les plus pratiques sont les arbitrages et les traités de commerce ; l'union des travailleurs pourra contribuer beaucoup à ce résultat, et c'est pourquoi elle est une bonne chose au point de vue social.

Lorsque les ouvriers de tous pays seront arrivés à une entente pratique vis-à-vis de leurs intérêts respectifs, les patrons ne pourront faire autrement que d'agir de même. Ce sera un grand pas de fait vers le

but rêvé, si lointain encore : la suppression de la guerre.

Mais c'est là un état social, une phase de l'évolution des sociétés, qui ne peut venir qu'à son heure, et que la décision d'un Congrès est impuissante à créer du jour au lendemain. C'est une résultante de la force des choses et non de la volonté des hommes. On peut y aider, c'est certain; toutefois, il faut se garder d'aller trop vite : en sautant trop loin, on s'expose à l'obligation d'un recul. La nature ne procède pas par bonds.

Pour les questions dont l'application immédiate est possible, le Congrès a presque toujours été unanime, ainsi, pour la revendication du suffrage universel en faveur de tous les peuples, pour les rapports que les socialistes doivent entretenir avec les différents partis qui se partagent les parlements, pour l'action politique en un mot, etc...

Les socialistes français ont fait piètre figure au cours des débats; il est vrai que la plupart des chefs du parti se trouvaient retenus en France, où ils avaient à soutenir la lutte électorale. Les phrases creuses, les paroles sonores et vides de sens des Allemands et des Caumeau, ne pouvaient avoir aucune prise sur les esprits positifs, précis, pratiques, des Allemands, des Anglais, des Suisses. Ils se fâchent trop facilement quand on leur coupe la parole après les cinq minutes réglementaires.

Ils ont été accueillis avec une froide indifférence. Il serait à souhaiter, pour le parti qu'ils représentent, que la leçon leur profitât. Ils devraient travailler scientifiquement les questions auxquelles ils se livrent; ce serait le meilleur moyen d'en saisir également les bons et les mauvais côtés. Je le répète : le socialisme est entré dans la phase pratique; les rêveries des

songe-creux et les fumisteries des phraseurs ne sont plus de saison.

En somme, l'impression générale produite par le Congrès a été favorable aux socialistes; ils se sont montrés disciplinés et sérieux; ils ont demandé bon nombre de choses justes, avec modération. Ils constituent dès à présent une force qui agira puissamment sur l'évolution sociale.

HENRI MALO.

MORALITÉS ROMANESQUES

I

UNE HISTOIRE SANS HISTORIEN

J'admire en particulier dans le génie de Bossuet son aptitude à condescendre aux circonstances de temps, de lieux et de personnes : ayant à enseigner un royal élève, Bossuet lui retrace comme on sait l'Histoire Universelle. Alors, il ne doute pas que si un homme pouvait narrer l'Histoire suivant l'ordre des faits et dans la véracité des témoignages, l'Histoire ne nous apprendrait encore rien de notre origine et de notre fin ; qu'elle est, au meilleur regarder, moins l'éducatrice du cœur et de l'âme qu'une dispensatrice généreuse d'enthousiasmes ; également propice à l'exaltation des meilleurs sentiments et des pires, grâce à

l'oubli ou à l'inconscience d'une moralité supérieure à nos accidents individuels; pour tout dire, servante habile et toujours prête à la démonstration des plus fausses aussi bien que des plus nobles idées. Et comme Bossuet doit préparer à la direction de nos destinées une âme par-dessus tout chrétienne, il demande à l'Histoire de s'élever à cette tâche; il la rend soumise à l'Eglise et vouée à la gloire de Dieu.

C'est qu'une suite de faits authentiques n'a jamais démenti une opinion ni aboli une foi. Nous détenons le mystérieux pouvoir d'éclairer les choses sous l'aspect favorable à notre désir, et de déterminer la contradiction des jugements au sens de notre volonté. Comparons, dans l'écriture dite historique, la vie de deux peuples ennemis : la perte de l'un d'eux s'y dénonce-t-elle quelque part avec les caractères de l'évidence? Au contraire, la cause, l'occasion, les moyens, la durée et la fin de tout n'y dévoilent que de faux airs, au goût de chaque adversaire composés. Si nous les voyions plus naturellement, ils ne décèleraient mieux ni une défaite réelle, ni une victoire définitive. L'issue d'une bataille porte, malgré le texte des traités, le même nom dans les deux camps : *Vanité*. Autant dire mensonge.

Il y aurait autre chose à prouver, — si nos historiens consentaient à magnifier leur conception de l'Histoire. Ils n'arrivent pas à la souveraine intelligence de Bossuet, et sourient inconsidérément des manuels du père Loriquet : car, à flatter le droit populaire, ils mettent moins d'audace que ce jésuite à montrer sans une solution de continuité la pérennité des monarchies de droit divin : plus fort est de nier Napoléon, comme usurpateur du trône de Saint-Louis, que de le raconter en le bafouant, comme violateur du monde. Quoi que nous prétendions, nous notons

encore aujourd’hui le phénomène humain dans ses variations du même point de vue problématique que Bossuet, et ne le dirai-je pas? au profit d’un Dieu analogue, qu’à la vérité, nous appelons Progrès. En possession d’une Vérité, la suprême croyait-il, Bossuet fit concourir, à son établissement, même la faiblesse de sa critique et la mauvaise lumière des événements. Et semblablement, Michelet; il demeure, dans la méconnaissance des Lois de l’ordre universel, l’ardent propagateur d’une religion. Aussi connut-il l’incident commun aux apôtres de son génie : les uns acceptèrent de sa bouche l’expression avant lui indéfinie de leurs obscures aspirations; la révolte de ses ennemis s’enhardit à l’entendre; et jusqu’au milieu des siens, des contradicteurs hasardèrent quelques protestations, derrière Louis Blanc... Seuls pourtant en ce désaccord, ne peut-on dire que les faits demeurent immuables?

On s’est entendu sur les dates, sur les lieux, sur les directeurs de l’action dont nul n’ignore plus même l’ascendance, l’éducation, l’occupation quotidienne. D’où, conclure : que les faits ne signifient rien, mais que seulement importe l’éclaircissement de leurs Lois conductrices et l’énoncé de ces Lois.

Bossuet dit : Dieu, et Michelet : Progrès! Deux hypothèses sur des faits réels, et pas une démonstration à quoi retenir solidement une croyance, un jugement. Ni Bossuet ni Michelet ne se sont défini l’Histoire, comme Pascal s’était au préalable défini la Géométrie, qu’il allait asseoir parmi les sciences transcendantes.

Toutes les Sciences partent d’une définition qui les garde dans l’absolue exactitude. Allons-nous refuser l’exactitude à l’Histoire —, et qui voudrait y consentir? De même que la Géométrie a pour but la

mesure des lignes, des surfaces et des volumes, l'Histoire a un but : la mesure de l'Humanité.

Voilà la définition de l'Histoire. Ou elle ne serait qu'un récit d'aventures vécues, un roman sur des faits-divers.

D'ailleurs, vue par ce jour de souffrance qui lui mesure aujourd'hui tout son éclat, je ne la méprise pas. La lecture des romans exaspère l'individualité du lecteur. Précieux effet de l'hyperesthésie du Moi ! Il va droit contre la tendance moderne à nous dénaturer en nous égalisant. Mais à quoi bon susciter cette force et ne lui trouver pas de mobiles et d'emploi ? L'Histoire, simple récit des actions mémorables, annihile son effet sur les âmes en se bornant à cet exposé. Elle démonte une mer contre une digue plus forte que ses flots. Eh bien ! que soit bouleversé l'obstacle, dût-on, sous cette levée de pierres et de terre, couvrir la Vérité qui repose derrière et nous attend, cachée à nos yeux ! N'écrivons pas de romans : préparons l'Histoire. L'Humanité est capable — elle peut contenir en soi la démonstration — à la fois du Progrès et de Dieu : l'un ou l'autre, c'est ce qu'il faut lui démontrer. Découvrons l'unité fondamentale pour ce mesusage de l'Humanité : que valons-nous ? D'abord, qu'est-ce que nous voulons ?

Le Bonheur ou la Vérité ?

A vouloir l'un et l'autre, proposons-nous à nos fins deux aspirations essentiellement opposées, ou les croyons-nous susceptibles de conjonction ?

Il faut déclarer notre croyance : la Vérité serait le Bonheur si nous la pouvions voir ; tant que nous la concevrons séparément de lui, nous ne serons pas heureux. La recherche de la Vérité et celle du Bonheur, soit l'une, soit l'autre, accordent le maximum avec des succès d'un moment, des satisfactions rares et de

choix, des chances favorables: autant de relativités; seule leur réunion par un effort unanime donnerait l'absolu éternel, la félicité des élus.

Parfois, cependant, la vérité des moralistes nous blesse, le mensonge des poètes fait notre enchantement. La Vérité nuirait donc ici-bas à notre Bonheur? Ici-bas, soit; mais ailleurs?...

Mais où?

Question de principe, problème premier au seuil de toute psychologie! Je dis que sa solution appartient à l'Histoire, et que cette Histoire n'attend que son historien. N'est-elle pas simple? Eclaircissons nous-même une vue lointaine de ce résultat, en projetant sur tant d'ombre entretenue par les siècles, un éclair de raison.

Le différend est entre le Progrès et Dieu: l'Humanité fait sa part de l'enjeu et l'Histoire nous doit de la mesurer. Puis énonçons cet axiome: l'Harmonie règne sur l'Univers.

Qu'est-ce que l'Harmonie? une identification générale, une synthèse parfaite des principes dissociés du monde et qu'on voit se contrarier dans notre réalité quotidienne. Mais Réalité, à notre sens, équivaut à Relativité, au sens absolu. L'Absolu nous contient, nous embrasse et peut nous mépriser.

L'Harmonie seule se *réalise*. Notre existence, celle des êtres et des peuples, est accidentelle, contingente. Mais la vie universelle est permanente: elle est *le fait unique*.

Occupons-nous-en pour l'Histoire. Où ces principes qui se contrarient pour Dieu ou pour le Progrès? Où cette Harmonie qui les fond? Où découvrir l'éternel géomètre, qui jouit de cet équilibre? Car il possède à lui seul, Bonheur et Vérité.

Nos termes définis, essayons à présent de répondre;

voyons ce que, dans *le fait* universel, l'Humanité mise à part cause d'agitations ; touchons de la main la contrariété de ses principes.

L'esprit humain se dispose à ses fins sous deux formes apparemment irréductibles : l'analytique et la synthétique. A celle-ci correspondent tous les effets descendants de l'intuition : idéalisme, science et croyance *à priori*, et gouvernements absolus ; de l'analytique naît le règne de l'expérimentation, de la certitude *à posteriori* ou positivisme, et les gouvernements de libre arbitre. Là le pouvoir des âmes, ici la domination de la matière. Ces deux esprits souverains se succèdent périodiquement dans notre faveur, et l'Histoire, il faudrait la définir aussi le récit de leurs combats et de leurs empires. Vraiment, une pareille étude porte déjà un nom : la Philosophie de l'Histoire ! Il y aurait donc une histoire sans philosophie et sans exactitude ?

L'Humanité partagée en deux camps d'égale puissance, quel parti prendre entre eux ? Je vois alors s'avancer les historiens ; ils s'enhardissent à droite ou à gauche en n'obéissant qu'aux sollicitations de leur propre tempérament. L'Analytique expérimentera et voudra prononcer la non-existence de Dieu ; le Synthétique invoquera Dieu et sans doute nous le montrera.

Si Dieu existe, notre bonheur humain, notre bonheur sur la terre, ne l'attendons plus ; s'il n'est pas, le Progrès à sa place régit tout et nous assure le Bonheur.

Si Dieu existe, il est Lui-même l'Harmonie, dont nous ne sommes que les principes fournisseurs, d'où la raison de la contrariété des peuples. Et puisque Dieu contient par définition l'éternité, notre contrariété n'aura pas de fin ici-bas : prions qu'il nous rap-

pelle à Lui. Si Dieu n'est pas, les principes humains qui cherchent encore leur harmonie, la trouveront : car deux lignes divergentes sur un même plan, quand on les prolonge indéfiniment, se joignent en un point qu'on peut calculer. Ce point touché, nous jouirons du bonheur, nous serons dieux ; voilà le Progrès démontré.

Sur cette controverse, en vérité, on nous doit une conviction : ce ne fut jamais dans l'indécente curiosité de pénétrer l'intimité de leur vie que je relus l'histoire des Ptolémées ; elle se peut raconter dans toutes les langues avec des noms de tous les temps, telle quelle, en dépit des archivistes paléographes empressés à nous faire tenir pour essentielles des différences superficielles de costumes, de monuments et d'écritures. La dynastie des Ptolémées se développe dans une suite d'années, de passions, de combinaisons, d'embarras quotidiens qui firent d'eux de pauvres hommes comme nous, aussi ignorants du mot de la grande énigme, du pourquoi de leur existence. Tandis que vous, Historiens, qui prétendez les connaître et nous après eux, répondez-nous ! Il y a ce besoin vital au fond de notre humanité : *Savoir pourquoi*; et ceux qui lui parlent d'elle lui doivent leur réponse motivée.

Dieu ou le Progrès? serons-nous heureux? saurons-nous la vérité? Et si oui, ou si non, pourquoi?

Même approximativement...

DAUPHIN MEUNIER.

LE BRÉVIAIRE du Bouddhiste⁽¹⁾

(SUITE)

D. Quelle fut, le lendemain, la conduite de Siddârtha?

R. Il commanda à son cocher Channa de préparer un char pour faire une promenade dans la ville. Il était las de sa prison dorée; il voulait voir ce que faisait le monde.

Le roi Coudhadana, ayant été informé de ce projet, ordonna aux habitants de se mettre en fête pour recevoir son fils. Le lendemain, Siddârtha traversa solennellement la ville sur un char traîné par des bœufs; le peuple l'acclamait; tous les visages étaient en joie. Mais, au tournant d'une rue, le prince vit sortir d'un groupe un être chancelant, vieux et misérable. Il n'avait plus que les os et la peau. Ses genoux trem-

1. Voir le numéro du 10 août.

blaient. Sa voix chevrotante demandait des aumônes. « Qu'est-ce que cet être qui ressemble à peine à un homme ? demanda Siddârtha au cocher. — Doux prince, dit Channa, c'est un homme très vieux. Autrefois il était droit et fort et beau comme vous. Les années l'ont rongé peu à peu. Sa vie maintenant n'est plus qu'une pauvre étincelle. Mais qu'est-ce qui fait réfléchir Votre Hauteur ? — Est-ce là le destin de tous les hommes, reprit le prince, le mien et celui de Yasôdhara ? — De tous, dit Channa, s'ils vivent assez longtemps — Alors retourne au palais. J'ai vu ce que je ne pensais pas voir. »

Siddârtha entra dans sa demeure tout pensif et tout triste. Yasôdhara se jeta à ses pieds en soupirant : « A quoi penses-tu ? » Il resta longtemps sans répondre : « Tes lèvres sont parfumées, dit-il enfin, mais bientôt elles vont se flétrir. Tes bras sont florissants, mais bientôt ils vont se dessécher. A quoi je pense ? Je me demande comment l'amour pourrait échapper à son meurtrier, le temps ? »

SA FUITE

D. Quelle fut, le lendemain, la conduite de Siddârtha ?

R. Il sortit à pied, déguisé en marchand, et vit encore que misérable était la destinée commune de toute chair, des grands et des petits, des bons et des méchants. Alors il éleva vers le ciel ses yeux brillants de larmes et puis les reporta sur la terre, pleins de pitié céleste. Rayonnant d'une passion brûlante, d'un amour indicible, d'une espérance insatiable et sans limite, il s'écria :

« O monde souffrant ! ô vous, frères connus et inconnus de ma chair commune, enserrés dans le filet de la souffrance et de la mort par les liens inextricables de la vie ! je vois, je sens l'immensité de l'agonie terrestre, la vanité de toutes les joies, la moquerie de ce qu'elle a de meilleur, l'angoisse de ce qu'elle a de pire. Car les plaisirs finissent en peine, la jeunesse en vieillesse, l'amour en séparation, la vie en mort odieuse, la mort en des vies inconnues qui rattachent l'homme à la route de l'existence. Moi aussi j'ai été trompé par cet appât. Mais le voile s'est déchiré. Et qui pourrait voir cette douleur du monde sans voler à son secours ? Si Brahma ne le peut pas, je l'oseraï, moi ! Je trouverai le refuge, l'asile. Comment ? je l'ignore. Mais il faut que cela soit, dussé-je passer sept fois les sept mondes, dussé-je traverser les souffrances de chaque ère. Quelque grande que soit leur masse, ma pitié est plus grande encore, Channa ! retournons à la maison. Il suffit. Mes yeux ont vu ce que je voulais voir. »

D. Quelles réflexions fit-il dans la nuit ?

R. Il se dit : « Je ne veux pas de cette couronne qu'on me destine. Je ne veux pas que mon chariot roule ses roues sanglantes, de victoire en victoire, jusqu'à ce que les hommes se souviennent de mon nom. Je marcherai dans les sentiers de la terre, patient et sans tache, faisant de sa poussière mon lit, de ses déserts les plus abandonnés ma demeure et des êtres les plus humbles mes frères. Car toute mon âme est remplie de pitié pour la maladie du monde. J'ai un royaume à perdre ; je perdrai ce royaume par amour de ces millions de cœurs angoissés qui m'ap-
parviendront un jour, sauvés par le sacrifice que j'accomplis à cette heure. »

D. Quelles résolutions prit-il alors ?

R. Il se pencha sur Yasôdhara, la regarda longtemps et dit : « Jamais plus je ne coucheraï ici. » Les larmes qu'il versa sur son visage ne la réveillèrent pas. Elle dormait heureuse sous la promesse d'un amour éternel ! Mais elle ne comprenait pas encore cet amour qui dans le renoncement est plus grand que dans la possession. Siddârtha pensait à tout ce qu'elle allait souffrir et sentait son cœur se serrer. Trois fois il se pencha sur elle pour la réveiller, et trois fois il se retint. Enfin, il se couvrit le visage de son manteau et partit.

D. Réussit-il à fuir ?

R. Il réussit à fuir, grâce à un cheval vigoureux. Son fidèle Channa l'accompagna. Les deux cavaliers galopèrent ventre à terre toute la nuit. Aux premières lueurs du jour, le prince descendit de cheval et dit à son serviteur : « Maintenant retourne en arrière et ramène mon cheval au palais. Car je dois continuer ma route à pied et désormais je vivrai seul. » Puis il ôta son bonnet à aigrettes de perles et dit à Channa : « Tu remettras ceci au roi mon père et tu lui diras ce que tu as vu. » Puis tirant son glaive, il coupa ses longs cheveux, insigne de la caste des guerriers.

« Je ne suis plus roi, je ne suis plus prince, je ne suis plus guerrier. On ne m'appellera plus Siddârtha (celui qui prospère), mais Çâkyâ-Mouni (le solitaire de la race des Çâkyas). Je ne commanderai pas par le fer, mais par la loi de l'esprit. Va, porte au roi mon père ce glaive et cette boucle de cheveux. C'est tout ce qui reste de son fils. Quant à moi il ne me reverra que si je trouve la vérité. Adieu, Channa. Souviens-toi de mes paroles et sois béni de m'avoir conduit hors de mon royaume. »

D. Quel âge avait-il à ce moment ?

R. Vingt-neuf ans.

D. Commença-t-il immédiatement à enseigner ?

R. Non pas. Il se livra d'abord à l'étude, suivit les leçons des Brahmanes ; mais, au bout de quelque temps, il se dit : « Cette doctrine n'est pas vraiment libératrice. Les pratiques qu'enseigne ce Brahma ne font que pallier les misères de la vie. — Le bonheur qu'il recherche est encore celui des sens et son dieu est un dieu de chair. Il n'élève l'homme qu'un instant au-dessus de la vie et le réprécipite dans le tourbillon des douleurs. »

D. Il quitta donc les Brahmanes ?

R. Oui, il les quitta et résolut de vivre dans la solitude et l'ascétisme. Il se retira dans une grotte, se nourrissant de poignées de riz et passant son temps dans la méditation.

D. Combien d'années resta-t-il ainsi dans la retraite ?

R. Six ans, mais au bout de ces six ans de privations, de souffrances inouïes et de jeûnes accablants, il se persuada que l'ascétisme n'était pas la voie qui mène à l'intelligence accomplie. Il cessa donc ces pratiques et reprit une nourriture abondante. Un jour il avait rencontré plusieurs fakirs qui s'étaient infligé les plus horribles tortures ; l'un avait le bras desséché et complètement raidi à force de le tenir immobile, l'autre un fer passé à travers le flanc, le troisième la peau brûlée et les yeux aveuglés par le soleil. Ces infortunés croyaient faire vivre l'esprit en mutilant le corps. Çâkyâ-Mouni les vit avec peine et leur dit : « Mes frères, répondez-moi, je suis celui qui cherche la vérité. Pourquoi aux maux de la vie en ajoutez-vous d'autres ? » Ils répondirent : « C'est pour que notre âme atteigne des sphères glorieuses et une splendeur qui passe toute pensée. Nous prenons ces peines pour devenir dieux. — Alors, délivrés de vos

corps, serez-vous éternellement heureux ? — Non ; seul le grand Brahma dure toujours. Nous devons changer encore et recommencer la vie. — Alors pourquoi détruisez-vous vos corps pour des joies qui doivent passer à leur tour et ne sont que des rêves ? — Si tu sais un meilleur chemin, dis-le ; sinon, la paix soit avec toi ! » Là-dessus, Çâkyâ-Mouni s'en alla tristement et pensa en lui-même : « Les hommes désirent vivre et n'osent pas aimer la vie, mais se torturent avec des tourments féroces. Ils tuent leurs corps et ne savent pas faire taire leur désir. Non ; cet ascétisme insensé n'est pas la voie du salut. Il faut que je la cherche dans une nouvelle retraite, par la sobriété et par une méditation plus intense. »

D. Que fit-il dans cette nouvelle retraite ?

R. Il continua à méditer mais sans imposer à son corps des macérations qu'il jugeait inutiles.

D. Se préparait-il à la prédication ?

R. Oui. « Cependant il hésite à faire connaître au monde cette Loi calme, très calme en réalité, cette Loi *vide* parce qu'elle ne prend rien pour appui. Peut-être est-elle inintelligible pour les hommes dont elle révolte les appétits grossiers, auxquels elle ne promet pas le genre de salaire qu'ils veulent recevoir. Et, silencieux, il se propose de demeurer inactif, dans la forêt. » (L. de Rosny.)

D. Quand rompt-il le silence ?

R. Lorsqu'il se croit en possession de la vérité ; il prend alors la résolution d'enseigner sa doctrine non seulement aux Brahmanes et aux rois, mais encore au peuple et aux femmes, afin qu'elle se répandît dans le monde entier. « Car, se disait-il, tous les êtres, qu'ils soient médiocres, infimes ou élevés, peuvent être rangés en trois classes ; un tiers est dans le faux et y restera ; un tiers est dans le vrai ; un tiers dans l'in-

certitude. Ainsi des lotus qui sont sous l'eau, à son niveau et au-dessus. Que j'enseigne ou non la loi, ceux qui sont dans le faux ne la connaîtront pas et ceux qui sont dans le vrai la connaîtront sans moi. Mais ceux qui sont dans l'incertitude ne la connaîtront que par moi : il faut donc que j'enseigne. Et il se rendit à Bénarès pour commencer sa prédication.

D. Resta-t-il longtemps dans cette ville ?

R. Non. Il prêcha dans les villes et dans les villages et le long des routes, partout où il trouvait des auditeurs. Pendant quarante-cinq ans il mena une vie errante, consolant les affligés, soignant les malades et convertissant par la force de sa parole et de son exemple.

D. Revit-il sa ville natale, son père, sa famille ?

R. Oui, il les revit douze ans après les avoir quittés et les convertit à la foi nouvelle.

D. Que dit-il lorsque le messager du roi Coudhada-nâ le pria de venir « pour ne pas mourir avant d'avoir revu la face de son fils » ?

R. « Sûrement je viendrai, dit le Bouddha, c'est mon devoir et ma volonté qu'aucun homme ne cesse de rendre respect à ceux qui lui ont donné la vie. »

D. Et quel accueil lui fut-il fait ?

R. Le plus chaleureux. Sa femme, la belle Yasôdhara, fut la première à embrasser la religion de la science et de la vertu.

D. Pourquoi l'avait-il quittée, et pourquoi avait-il tout abandonné ?

R. « Pour découvrir la cause de nos souffrances, et le moyen d'y échapper. » (Olcott-Sumangala.)

D. Est-ce l'égoïsme qui le guidait ?

R. « Non, ce fut un amour sans bornes pour tous les êtres qui le fit se sacrifier pour leur bien. » (Id.)

Il disait (1): « Moi qui suis sans désirs, qui ne recherche rien, qui suis exempt de tout sentiment d'égoïsme; de personnalités, d'orgueil, de ténacité, d'ininitié, — j'ai été, dans le temps passé, haineux, passionné, livré à l'erreur, nullement affranchi, esclave des conditions de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort, du chagrin, des peines, de la souffrance, des inquiétudes, du malheur! »

SA FIN

D. Quelle fut sa mort?

R. Agé de quatre-vingt-et-un ans et sentant sa fin prochaine, il réunit ses disciples, les pria de lui soumettre, pendant qu'il était temps encore, les doutes qu'ils pourraient avoir et les engagea à rester fidèles aux principes de science et de vertu. Puis il se retira sous un arbre et rendit doucement le dernier soupir. Son corps fut solennellement brûlé par ses disciples.

D. A-t-il laissé des écrits?

R. Aucun, mais ses disciples recueillirent ses leçons et les firent connaître.

D. Bouddha était-il un dieu?

R. « Non », répond catégoriquement le grand-prêtre Sumangala.

Les peuples qui ont reçu sa foi n'ont jamais songé à en faire un dieu, *car la notion de Dieu leur était aussi étrangère qu'à lui-même.* « Le Bouddhisme, dit M. Barthélemy-Saint-Hilaire, n'a pas divinisé le Bouddha. Destitué de l'idée vraie de Dieu, il pouvait

1. Discours du Bouddha à Ananda son fidèle disciple (Sutra de Mandhatri).

essayer de se donner le change; et, guidé par l'instinct seul dont la raison humaine ne s'affranchit jamais absolument, il pouvait, à la place de la divinité, substituer une idole. Loin de là, le Bouddha reste un homme et ne cherche jamais à dépasser les limites de l'humanité. Les temples et les statues lui ont été prodigués. Des milliers d'ouvrages ont été consacrés à raconter sa vie et même à célébrer sa puissance surnaturelle, mais *jamais personne n'a songé à en faire un dieu.* »

D. Bouddha ne fit-il jamais adorer des idoles?

R. Du tout, il s'y opposa.

D. Mais les Bouddhistes n'offrent-ils pas des fleurs et ne font-ils pas des réverences devant les statues de Bouddha, devant ses reliques et devant les minarets qui les renferment. (Olcott-Sumangala.)

R. Oui, mais non avec le sentiment des idolâtres.
(*Id.*)

D. Quelle est la différence?

R. « Notre frère païen non seulement prend ses images pour de véritables représentations de leur dieu ou dieux véritables, mais l'idolâtre raffiné considère que l'idole contient dans sa substance une portion de la divinité répandue partout. Les Bouddhistes, eux, ne révèrent la statue de Bouddha et les autres objets mentionnés qu'au souvenir de l'homme le plus grand, le plus sage, le meilleur et le plus plein de compassion qui ait jamais vécu. » (*Id.*)

D. Peut-on résumer la vie de Bouddha?

R. Barthélemy-Saint-Hilaire, malgré sa partialité anti-bouddhique, l'a fait en ces termes: « Je n'hésite pas à ajouter que, sauf le Christ tout seul, il n'est point, parmi les fondateurs de religion, de figure plus pure, ni plus touchante que celle de Bouddha. Sa vie n'a point de tache. Son constant héroïsme égale sa

conviction; et si la théorie qu'il préconise est fausse, les exemples personnels qu'il donne sont irréprochables. Il est le modèle achevé de toutes les vertus qu'il prêche; son abnégation, sa charité, son inaltérable douceur, ne se démentent point un seul instant il abandonne à vingt-neuf ans la cour du roi son père pour se faire religieux et mendiant; il prépare silencieusement sa doctrine par six ans de retraite et de méditation; il la propage par la seule puissance de la parole et de la persuasion, pendant plus d'un demi-siècle; et quand il meurt entre les bras de ses disciples, c'est avec la sérénité d'un sage qui a pratiqué le bien toute sa vie et qui est assuré d'avoir trouvé le vrai. »

III

LA PHILOSOPHIE BOUDDHISTE

L'IDÉE DE DIEU

D. Quelle est la première vérité des religions juive et chrétienne?

R. C'est l'existence de Dieu.

D. Qu'est-ce que Dieu, d'après ces religions?

R. Dieu est un esprit infiniment parfait, créateur et souverain maître de tout ce qui existe.

D. La religion bouddhiste enseigne-t-elle de même?

R. Non.

D. Le Bouddhisme est donc une religion athée?

R. « Le Bouddhisme est athée en ce sens qu'il n'admet pas de créateur comme dieu providentiel et

qu'il ne trouve la plus haute idée de la divinité que dans la raison primitive, abstraite et absolue. » (Klaproth.)

D. N'y a-t-il pas, dans le bouddhisme, de Dieu créateur arbitre suprême de l'Univers?

R. Non. Tout l'amour, dit le christianisme, doit aller à Dieu; le Bouddhisme ne parle pas ainsi; il considère l'idée de dieux comme inférieure.

D. Mais qu'est-ce que Brahma, Vichnou, Siva la trinité indienne et les autres dieux?

R. Ce sont les divinités populaires d'une religion antérieure au brahmanisme; il faut constater cependant que la conception métaphysique d'un être suprême, éternel et immuable n'existe pas dans les Védas, livres sacrés des Hindous. « Le symbole et rien de plus, telle est la religion de la période védique. Les symboles de ces temps anciens ont rarement une valeur morale; ils représentent, *sous une forme humaine idéalisée*, les forces qui engendrent les phénomènes naturels, soient ceux de la nature inanimée, comme le feu, la chaleur, la lumière, les mouvements de l'air et des astres, soient ceux de la vie dans les plantes et dans les ruisseaux. » (Burnouff.)

D. Combien y a-t-il de divinités dans le brahmanisme?

R. Nul ne pourrait le dire. « Il semble que la race des Aryens, conquérants de l'Inde, ait été faite pour voir des dieux dans toutes les choses *et des choses dans tous les dieux*. C'est le ciel lumineux qu'ils adorent, la grande clarté épanouie qui enveloppe et ranime toute chose; c'est la Foudre victorieuse, le Tonnerre bienfaisant qui fend les nuages et délivre de leur prison les pluies fertilisantes; ce sont les deux Rayons jumeaux qui s'élancent du bout du ciel pour annoncer le retour de la lumière; ce sont les Rou-

geurs du matin, les Aurores blanchissantes qui sortent de l'ombre avant le soleil et, comme une jeune fiancée devant son époux, découvrent en souriant leur sein en sa présence; c'est Agni, le feu, qui sort des bâtons frottés l'un contre l'autre « tout habillé de splendeur » aux couleurs changeantes, aux formes innombrables, mais charmantes, qui court sur toute la terre, languit et renait, devient souvent vieux et redevient toujours jeune. » (Taine.)

D. Les divinités hindoues sont-elles immuables?

R. Non. « Si ondoyante que soit la nature, cette imagination l'est autant. *Elle n'a point de dieux fixes*: les siens sont fluides comme les choses : Ils se confondent les uns dans les autres. Varouna est Indra, car le tonnerre est le ciel foudroyant; Indra est Agni, car la foudre est le feu céleste...

« Ils pullulent et fourmillent. Chaque moment de la nature et chaque moment de l'aperception peut en fournir un. On voit des qualités, des attributs divins, même des attributs devenir des dieux. » (Taine.)

D. Le Bouddhisme accepte-t-il ces idées du Brahmanisme sur les divinités?

R. Non. « Car, ceci est bien important à remarquer, Çakya, le Bouddha, ne vient pas, comme les incarnations brahmaïques de Vichnou, montrer au peuple un Dieu éternel et infini descendant sur terre et conservant, dans la condition mutuelle, le pouvoir irrésistible de la Divinité. C'est le fils d'un roi qui se fait religieux et qui n'a, pour se recommander auprès du peuple, que la supériorité de sa vertu et de sa science. » (Burnouf.)

D. Nie-t-il la Divinité?

R. Il ne la nie pas en termes exprès. Il a trouvé un Panthéon. Il ne l'a pas démolie, mais « le culte que l'on rend aux dieux est moins méritoire, aux yeux de

Çakya, que la pratique des vertus morales... Les dieux sont forcés de rendre hommage à la supériorité du Bouddha (1), » c'est-à-dire d'un homme.

— « Les dieux sont soumis au plus sage des hommes, c'est-à-dire à Bouddha (1). »

D. Les dieux indiens sont-ils tout-puissants?

R. Non. « Les dieux ne sont que des êtres doués d'un pouvoir infiniment supérieur à celui de l'homme, mais, comme lui, soumis à la loi fatale de la transmigration; et leur existence me semble avoir d'autre raison que le besoin qu'éprouve l'imagination d'expliquer la création de l'univers et de peupler les espaces infinis qu'elle conçoit au delà du monde visible. »

En un mot, les dieux ne sont guère que des génies bons ou mauvais, des anges ou des démons propres à consoler ou à effrayer les petits enfants, mais « leur puissance n'est pas reconnue comme absolue par les Bouddhistes (2). »

D. Tous les Bouddhistes croient-ils à l'existence des divinités, de ces êtres supérieurs à l'homme et disposant d'un pouvoir surnaturel?

R. Non. Les Bouddhistes éclairés savent que ce ne sont là que des symboles. Et quant au pouvoir que le bas peuple, dans certaines parties de l'Inde leur suppose de donner des enfants, voici comme les rédacteurs des Sutras en contestent l'existence: « C'est une maxime admise dans le monde que ce sont les prières adressées aux dieux qui font naître des fils ou des filles, mais cela n'est pas, car autrement chacun aurait cent fils, tous monarques souverains (3). »

1. Eugène Burnouf. — Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien.

2. Eugène Burnouf. — Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien.

3. Avadâna çataka.

D. Le Bouddhisme, dégagé maintenant de l'influence du Brahmanisme, accepte-t-il l'idée de Dieu?

R. Si peu, que dans la langue chinoise « Dieu n'a pas de nom (1). » — Abel Rémusat a constaté que les Chinois, les Tartares et les Mongols, auxquels on pourrait ajouter les Thibétains, n'ont pas de mot dans leur langue pour exprimer l'idée de Dieu (2).

— Au-dessus de tout est l'intelligence suprême, la raison par excellence qui dans toute sa pureté est nécessairement immatérielle. Pas de Seigneur tout-puissant. Pas de Dieu éternel et immuable.

D. Mais le Bouddhisme ne croit-il pas que le monde est régi par une puissance divine?

R. Non. « Il est bien démontré que le bouddhisme n'admet pas l'existence d'un être supérieur, modérateur du destin de l'Univers. » (Klaproth.) Le Bouddhisme se croit fort supérieur à la religion antique. A ses yeux le Brahmanisme n'est que l'adoration grossière des esprit et des Devas (dieux). « Le Panthéon brahmanique est tout à fait déchu, et croire encore à ces divinités bizarres et impuissantes est une sorte de honte. (Barthélémy Saint-Hilaire.)

D. Quelques savants ne contestent-ils pas au Bouddhisme le caractère d'athéisme?

R. Non. M. Charles Schœbel s'exprime ainsi dans les Actes de la Société philologique (avril 1874) :

« Forcé de reconnaître avec Schmidt, Klaproth, W. de Humboldt, Crewfurd, Burnouf, Sp. Hardy, Pallegoix, Barthélémy Saint-Hilaire, Kœppen, J. Alwis, Wasigef, Schlagintweit et autres, que le Bouddhisme ne présente pas à ses sectateurs une doctrine surnaturelle de la croyance à Dieu, en objectant la perfection mo-

1. E. Renan. *De l'origine du langage*.

2. Abel Rémusat. *Foé Koué Ki*, page 138.

rale qu'il enseigne et la pratique de la vertu qu'il inculque, et l'on dit : Pourquoi inviter les hommes à faire tant d'héroïques efforts en vue de la vertu si le prix de tant et de tant de travaux consistera en définitive dans l'anéantissement de leur personne ? »

D. Peut-on, en quelques mots, résumer ces idées ?

R. M. Barthélemy Saint-Hilaire l'a fait : « Il n'y a pas, dit ce membre éminent de l'Institut, il n'y a pas la moindre trace d'une croyance à Dieu dans tout le Bouddhisme, et supposer qu'il admet l'absorption de l'âme humaine dans l'âme divine ou infinie, c'est une hypothèse toute gratuite, qui n'est pas même possible dans la pensée du Bouddha.

« Il ignore Dieu d'une manière si complète qu'il ne cherche même pas à le nier ; il ne le supprime point ; mais il n'en parle ni pour expliquer l'origine et les existences antérieures de l'homme, ni pour expliquer sa vie présente, ni pour conjecturer sa vie future et sa délivrance définitive. *Le Bouddha ne connaît Dieu d'aucune façon* (1). »

Ainsi la religion qui compte le plus d'adhérents dans ce monde, qui embrasse un tiers de l'humanité, n'est pas une religion déiste ?

R. Non. Les uns pourraient, à la rigueur, estimer qu'elle est panthéiste, quoiqu'elle soit réellement athéiste, mais nul ne peut la dire déiste. Elle ne connaît pas l'existence d'un Dieu créateur et souverain maître de toutes choses, comme le font les religions chrétienne, juive et musulmane.

1. L'auteur de *Bouddha*, qui est l'ennemi du Bouddhisme, constate à plusieurs reprises l'existence de cette doctrine athée. « Les Bouddhistes, dit-il encore (p. 138), ne connaissent point de Dieu et, dans tout le système de Çakia-Mouni, cette grande idée de l'être infini n'apparaît point seul un instant. »

IV

LA TRANSMIGRATION

D. Qu'est-ce que la Mort?

R. C'est la séparation de l'âme et du corps.

D. Que devient le corps après la mort?

R. Le corps se corrompt et tombe en poussière.

D. Ressuscite-t-il comme le croient les chrétiens?

R. Non.

D. Que devient l'âme (1) après la mort?

R. Elle transmigre dans un autre corps. « Les Bouddhistes reconnaissent dans l'homme un principe intelligent, une vie, une âme qui transmigre à travers le monde. » (Burnouf.)

D. L'âme, principe spirituelle, est-elle donc distincte de la matière?

R. Absolument distincte. Elle ne s'associe à la matière que momentanément. Entraînée dans le tourbillon de la vie, elle subit des séries d'existences successives dans des conditions diverses.

« Mais quoi, dira-t-on, devons-nous, pouvons-nous, dans notre siècle de méthode expérimentale et de science positive, admettre qu'un mourant ou même un mort puisse se communiquer (2)? »

D. Qu'est-ce qu'un mort?

R. « Il meurt un être humain par chaque seconde, sur l'ensemble du globe terrestre... En dix siècles

1. V. page 59 ce qu'il faut entendre par *âme*.

2. Camille Flammarion. *Uranie*

plus de trente milliards de cadavres ont été livrés à la terre et rendus à la circulation générale sous forme de produits divers, eau, gaz, etc.

Les fronts des penseurs, les yeux qui ont contemplé, souri, pleuré, les cœurs qui ont aimé et souffert, les bouches qui ont chanté l'amour, les lèvres roses et les seins de marbre, les entrailles des mères, les bras des travailleurs, les muscles des guerriers, le sang des vaincus, les enfants et les vieillards, les bons et les méchants, les riches et les pauvres, tout ce qui a vécu, tout ce qui a pensé gît dans la même terre...

« Eh bien ! pensez-vous que ce soit cela toute l'humanité Pensez-vous qu'elle n'ait rien laissé de plus noble, de plus grand, de plus spirituel ?

« Chacun de nous ne donnerait-il à l'univers en rendant le dernier soupir que soixante ou quatre-vingts kilos de chair et d'os qui vont se désagréger et retourner aux éléments ? L'âme qui nous anime ne demeure-t-elle pas au même titre que chaque molécule d'oxygène, d'azote ou de fer ? Et toutes les âmes qui ont vécu n'existent-elles pas toujours ? » (C. Flammarion. *Uranie.*)

D. « Que deviennent les molécules invisibles et intangibles qui ont composé notre corps pendant la vie ? » (*Id.*)

R. « Elles vont appartenir à de nouveaux corps. » (*Id.*)

D. « Que deviennent les âmes également invisibles et intangibles ? » (*Id.*)

R. « On peut penser qu'elles se réincarnent, elles aussi, en de nouveaux organismes, chacun suivant sa nature, ses facultés, sa destinée. » (*Id.*)

(*A suivre.*)

EMILE CÈRE.

Le Gérant : LÉON CHAILLEY.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

PAUL MARGUERITTE

Ma Grande

ROMAN

Un volume in-18 jesus. — Prix. 3 fr. 50

HENRI LAVEDAN

Une Cour

Un volume in-18 jesus. — Prix. 3 fr. 50

AUGUSTE GERMAIN

Nos Princes

ROMAN

Illustre par M. RADIGUET

Un volume in-18 jesus. — Prix. 3 fr. 50